

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 28

Artikel: Physiologie du municipal : suite
Autor: J.B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180884>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 9 Juillet 1870.

La sécheresse exceptionnelle que nous subissons a fait surgir des théories météorologiques de tout genre. Tous les dictons possibles se trouvent en défaut.

Année de foin,

Année de rien !

La réciproque de cet adage n'est pas vraie, comme disait un géomètre : l'année 1870 est là pour nous montrer qu'on peut avoir une année de rien, ou à peu près, sans avoir « année de foin. »

Parmi les explications les plus ingénieuses que nous ayons entendues des causes de la sécheresse actuelle, nous mentionnerons la suivante, donnée dans le *Cosmos* par M. l'ingénieur Prou :

L'hiver très long et très rigoureux que nous avons traversé a accumulé dans les régions polaires des masses énormes de glace. Dans les années ordinaires, les débâcles du printemps et du commencement de l'été lancent d'énormes glaçons du nord vers le sud et il en résulte un refroidissement sensible de l'air pour nos régions tempérées, accompagné de condensations plus ou moins abondantes de vapeur d'eau. Cette année, la glace serait assez épaisse pour n'avoir pas encore pu se détacher en glaçons ; les grandes montagnes de glace resteraient rivées dans la mer de Baffin et sur les côtes du Groënland ; les pluies de la St-Jean ne seraient donc pas perdues, mais seulement retardées.

L'explication est plausible ; reste à savoir si elle est vraie, c'est-à-dire fondée sur l'observation des faits. Des navigateurs sont-ils venus annoncer des accumulations de glace plus grandes que celles que l'on observe à pareille époque ? C'est une question que nous n'avons pas trouvée résolue dans la note dont nous parlons. Ce qui est ingénieux, si ce n'est pas pratique, c'est le procédé indiqué par M. Prou pour mettre fin à la sécheresse. Charger immédiatement plusieurs navires de poudre ou de cet agent de destruction plus intense connu sous le nom de *dynamite*, aller creuser des sillons sur les rives de la mer de Baffin et faire sauter les glaces pour avancer leur départ vers le sud. Nous ne sommes pas compétent pour apprécier la valeur pratique de ce procédé ; par la lecture de quelques récits de voyage au pôle, nous nous étions figuré que l'homme était bien petit en présence de ces masses énormes de glaces que la nature accumule chaque année dans les contrées boréales et qu'il fallait des efforts

surhumains pour frayer à un navire un étroit passage au travers des nappes glacées des régions boréales. Est-ce que les quelques fragments de glace détachés à coups de mine suffiraient pour amener un changement dans le climat de l'Europe ? Nous en doutons.

L'auteur reconnaît que le remède qu'il indique arrive tardivement et qu'il ne pourrait pas facilement être mis en œuvre cette année. Mais il l'annonce comme étant de nature à provoquer une étude sérieuse de cette question, en vue de l'avenir. L'expédition française au pôle nord, qui doit être sur le point de se mettre en route, trouvera là, à défaut du pôle qu'elle pourrait bien ne pas atteindre, un sujet d'observations d'une immense importance.

S. C.

Physiologie du municipal.**III***Le conseiller communal.*

Un conseiller communal est un ambryon de municipal. Les brillantes qualités qui distinguent le municipal sont déjà chez le conseiller à l'état de germe. Vous le voyez, aussitôt après son élection, affecter son air grave, se donner des allures sérieuses et compassées. C'est un demi magistrat ; auparavant il était épicier, poète, papetier, libraire, agent d'affaires ; maintenant, devenu un des rouages de la république, il essaie de jouer son rôle dans la machine. N'étaient les traits du visage, vous ne le reconnaitriez plus, tant il est changé ; son langage est pesant, ses expressions mûries ; il tient son monde à distance. Vous pouvez être ce que vous voudrez, semble-t-il dire au commun des mortels, cependant vous n'êtes pas conseillers communaux ; le peuple m'a nommé, ce qui m'élève d'un cran au-dessus du vulgaire, et de vous tous. Il marque son dédain par un petit mouvement de la lèvre supérieure ; et le jour même de son élection, il signe David, conseiller communal. (Nous supposons que notre futur municipal s'appelle David ; ainsi nous rendrons notre narration plus claire.)

David persévère dans les bons sentiments qu'on lui a inculqués, et il ajoute à ces précieuses connaissances la pratique des affaires. Il s'instruit par la fréquentation journalière des municipaux, hommes rompus dans les questions communales. Du reste toutes les questions communales se résument à ceci : faire le moins possible, le plus mal possible, avec

le plus d'argent possible. Cela peut sembler facile au premier abord, mais en réalité il faut attendre des années pour atteindre la perfection.

David joue au binocle avec les vieux municipaux, et c'est là qu'il acquiert la méthode cauteleuse et timide en usage dans les administrations; il y apprend aussi la comptabilité communale, comptabilité antique, comptabilité respectable qui permet de confondre les dépenses avec les recettes et d'embrouiller les affaires aux siècles des siècles.

David n'est pas babillard, ainsi n'attendez pas que par sa loquacité il prolonge les séances. Non, il reste ferme à son banc comme un dieu Terme, le menton dans la main, écoutant, ou plutôt n'écoutant pas, car son parti est déjà pris. Il s'est attaché à un municipal à barbe grise; c'est son oracle, il ne voit que lui, toutes ses paroles, tous ses gestes, tous ses clignements d'yeux sont notés dans sa mémoire, il se dirige là-dessus lorsqu'il s'agit de voter, et si par malheur la barbe grise oublie de manifester son opinion, David, pour ne pas se tromper, reste neutre ou abandonne prématurément la séance.

Après quelques vingt ans de cette conduite prudente, David ne s'est encore jamais compromis; il appartient au parti du *statu quo*, le plus nombreux de tous. Un municipal trépassé, à qui donc songerait-on pour le remplacer, si ce n'est à David, l'homme juste, l'homme modéré, et diront certaines gens, l'homme indépendant? Alors il recueille les fruits de son éducation et de son tact; il entre avec enthousiasme dans la municipalité.

J. B.

La police bernoise en 1726.

L'Avoyer et Conseil de la Ville et République de Berne.

Nous avons veu par l'occasion qui s'est présentée que les ordonnances émanées à l'égard des Rodeurs sont entendues comme si ceux qui sont appelez Payens ou Sarrasins étoient aussy compris quoy qu'il y ait des ordonnances particulières à l'égard de ces derniers. Or, afin qu'à l'avenir on observe conformité dans nos Pays, Nous vous avons voulu commander par les présentes (de même qu'à nos autres Ballifs) de faire exactement à l'égard des Payens et Sarrasins selon le mandat du 5 avril 1704 et de son Renouvellement du 30 décembre 1713. Et à cet efect recapitulons icy la teneur, tendante à ce qu'autant de fois que telles personnes seront trouvées dans nos Pays, les communes les plus proches sonnent le toxin pour les saisir et leur faire courir dessus par des personnes armées. Et les ayant saisies, les conduire au Ballif qui sera le plus voisin, auquel il est commandé par les présentes de les faire toutes tondre par l'exécuteur ou l'écorcheur et faire fouëtter les hommes et les femmes robustes et obliger les autres de les suivre à leurs cotez. Et en outre les faire conduire tous sur les frontières, toutefois en donnant préalablement avis au Ballif ou autres Officiers sur la Jurisdiction desquels ils seront menez, le tout entendu qu'en cas que ces sortes de gens se missent en défence lorsqu'on les voudra saisir que

sans crainte on tire dessus, ou qu'on les assomme comme des larrons et voleurs. Au reste vous observerez tant ce Mandat que ceux qui ont été émanez à l'égard des Rodeurs. Et mettez les ordres qui y sont spécifiez. Sur quoy nous vous recommandons à la protection divine.

Donné le 3 août 1726.

Par ordre de la Magnifique Seigneurie Ballivale de Lausanne, Le Mandat Souverain devont écrit sera communiqué aux Nobles, Vertueux et Honorez Seigneurs Bourguemeistre et Conseil de Lausanne, pour qu'ils ayent à en faire dûment exécuter le Contenu Rière la de Ville et les lieux dépendants de sa Jurisdiction, selon le bon vouloir de LL. EE. à prière d'en répondre.

Donné le 15 août 1726.

Lettres à mon ami Paul.

Lausanne, 25 juin 1868.

Mon bon ami,

Mes lettres, interrompues pendant quelques semaines par une visite à mes parents et quelques courses de montagnes, ne recommencent aujourd'hui qu'avec une certaine indolence, tant la chaleur est excessive et accablante. Ah! mon cher Paul, comme il est pur et vivifiant, l'air des montagnes où je viens de passer quelques jours seulement; et qu'ils sont heureux ceux qui peuvent y couler des jours paisibles durant toute la belle saison.

Dans un délicieux vallon des Alpes, mon ami *** possède un charmant chalet d'où la vue embrasse un paysage plein de calme et de fraîcheur. C'est un chalet qui n'en a que le nom, car il est de nombreuses maisons de la plaine qui ne sont pas aussi confortablement bâties.

Au rez-de-chaussée est une salle à manger soigneusement dallée, dont la longue table est toujours ouverte aux amis en passage.

À l'étage, quatre jolies chambres avec des lits beaucoup trop moelleux pour la montagne, il est vrai, mais où l'on dort d'un si bon sommeil! Au besoin, et suivant le nombre des visiteurs, on couche immédiatement sous le toit. Dans ce cas exceptionnel, il faut avoir soin de se déshabiller à l'étage et de monter la petite échelle dans le costume d'Adam, ou à peu près, car une fois arrivé au gîte, impossible de se tenir debout; on y pénètre à la manière des lézards. Mais ces petits inconvénients sont bien doux à la pensée qu'ils n'existent que par le trop grand nombre des affections réunies dans ce petit chalet. Et puis comme on passe facilement sur tout cela dans un séjour à la montagne où tout allège l'esprit et dispose le cœur à la gaieté.

À Lausanne, tout ce qui peut s'échapper quelques jours pour aller dérober une poignée de ce bonheur alpestre s'empresse de le faire; il ne reste ici que l'industriel prosaïquement cloué dans son atelier; le commerçant, suant à grosses gouttes sur son livre de caisse; le procureur-juré, qui reste dans la plaine avec les misères humaines, et le pauvre enfin, qui suffoque dans sa mansarde.

Quelques gros et pieux rentiers seulement ne vont